

L'INSOUTENABLE LÉGERETÉ DE L'ÊTRE (MILAN KUNDERA)

GERT ROSCAM

"L'INSOUTENABLE LÉGERETÉ DE L'ÊTRE" DE MILAN KUNDERA: UN ROMAN PLEIN DE QUESTIONS SANS RÉPONSES.

"Ce sont précisément les questions auxquelles il n'est pas de réponse qui marquent les limites des possibilités humaines et qui tracent les frontières de notre existence" écrit Kundera dans "L'insoutenable légèreté de l'être" car pour lui le vrai travail de romancier est de poser des questions. Dans son livre il nous dévoile encore plus sur sa conception du roman, qu'il

ne considère pas comme une con fession personnelle de l'auteur mais comme "une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde". Point de départ de cette explo ration sont quatre personnages, deux couples Tomas et Teresa , Sabina et Franz. Kundera racon te leur histoire et en même temps y donne ses commentaires. Les très brefs chapitres sont autant de brillants petits

essais dans lesquels l'auteur nous livre avec cynisme, malice et humour ses réflexions sur des tas de sujets comme la trahison, la compassion, le lien entre l'amour et l'érotisme, la beauté du hasard, l'éthique et l'esthétique d'un acte, la maternité, la mort métaphysique du fils de Staline etc. . Si pour Kundera le "plus grand pari" est "de concilier le roman avec la philosophie, avec l'intelligence " il y réussit à la perfection dans ce roman. C'est bien dans le mélange ingénieux et désinvolte de récit et de réflexion que réside un des grands attraits de ce livre. Kundera part de quelques idées fondamentales, il les développe, les laisse tomber et puis les reprend pour les présenter sous une autre lumière. Jeu de variations d'ailleurs bien délibéré puisque Kundera conçoit le roman, tout comme la vie humaine, comme une partition musicale. Chaque être a sa par-

tition bien à lui avec quelques mots clés, nés bien souvent de hasards, qui sont repris et développés jusqu'à devenir catégories existentielles autour desquelles s'orchestre notre vie. Plus âgé on devient, plus difficile il est de s'accorder sur la partition de quelqu'un d'autre. Nous en avons une belle illustration dans les chapitres où Kundera donne le "petit lexique de mots incompris" entre Franz et Sabina.

Kundera parle de ses personnages à la manière d'un ami qui se fait des soucis. Cela est bien compréhensible lorsqu'on apprend qu'il considère ses personnages comme ses "propres possibilités qui ne se sont pas réalisées".

Le livre du déclin de l'Europe

L'histoire se situe à Prague dans les années soixante, septante aux alentours des événements de 1968, cette "étrange fête de la haine". Kundera avoue considérer Prague un peu

comme le centre de l'Europe puisque "le drame qui s'y déroule est celui de toutes les villes européennes". Et un des aspects de ce drame est "la destruction de l'intimité humaine". Kundera est très sensible au conflit entre le pouvoir d'Etat et la vie intime. Selon lui cette dernière est autant menacée à l'Ouest qu'à l'Est, seulement de façon plus dissimulée.

La légèreté et la pesanteur

Un des grands thèmes du livre est celui de l'opposition légèreté-pesanteur. Elle vient de Parménide qui dans sa division de l'univers en couples de contraires avait considéré la légèreté comme positive et négative la pesanteur. "Avait-il raison?" se demande Kundera. Beethoven, lui, considérerait la pesanteur comme quelque chose de positif: "la pesanteur, la nécessité et la valeur sont trois notions intimement liées; n'est

grave que ce qui est nécessaire, n'a de valeur que ce qui pèse". De là que le dernier mouvement du dernier quatuor de Beethoven se compose sur le motif "Es muss sein" (il le faut). Ce "Es muss sein" obsède Tomas et devient l'impératif de tous ses actes, de son amour pour Teresa et encore plus de son travail de chirurgien. Pourtant il refusera de signer la rétractation d'un article qu'il avait écrit sur la culpabilité des communistes tchèques. Suite à ce refus il deviendra un intellectuel déclassé, laveur de vitres. C'est sa manière de se révolter contre le "Es muss sein" de son travail de chirurgien, contre sa nécessité intérieure. C'est sa manière de changer le lourd dans sa vie en léger. Il avait voulu voir "ce qui reste de la vie quand l'homme s'est débarrassé de tout ce qu'il a tenu jusque là comme sa mission".

Pourquoi d'ailleurs per

sister à faire prévaloir la pe
santeur puisque la vie n'est
quand même qu'une "esquisse
sans tableaux": "la vie humai-
ne n'a lieu qu'une seule fois
et nous ne pourrons jamais vé-
rifier quelle était la bonne
et quelle était la mauvaise
décision". Et il en va même
pour l'histoire. Dans un monde
ou "l'éternel retour", cette
idée de Nietzsche, n'existe pas,
"tout est d'avance pardonné et
tout y est donc cyniquement
permis". Dans cette perspecti-
ve, quelle attitude fallait-il
adopter dans le Prague de
1968? Tomas ne le sait pas et
il est bien gêné vis-à-vis de
ce journaliste qui lui demande
de signer une pétition contre
le mauvais traitement des pri-
sonniers politiques et qui
pour Tomas vit dans une autre
histoire "une histoire qui n'é-
tait pas ou n'avait pas consci-
ence d'être une esquisse".

La recherche de la légè-
reté de l'être c'est peut-être

aussi le but qui se cache der-
rière le désir de trahir Sa-
bina, ancienne maîtresse de
Tomas et peintre de talent.
Depuis sa jeunesse elle était
obligée de marcher dans les
cortèges, de participer aux
camps du parti, de chanter
des chansons. A l'école des
Beaux-Arts elle devait prati-
quer le réalisme socialiste.
Elle a voulu radicalement rom-
pre avec tout cela, mais elle
se demande où la mènera ce
chemin de trahison.

Lorsque Teresa cherche
à avoir une aventure amoureuse
ce n'est pas pour se venger
des nombreuses maîtresses
de Tomas mais pour apprendre
et comprendre la "légèreté,
la joyeuse futilité de l'a-
mour physique". Le problème
de Teresa c'est "l'inconcilia-
ble dualité du corps et de
l'âme". Tant Tomas qui conti-
nue à courir les femmes que
sa mère avec sa tendance à
l'exhibition relèguent Teresa

à un univers "où tous les corps sont égaux". Elle en souffre et se contemple dans le miroir "pour voir l'âme remonter à la surface du corps". Les rêves de Teresa sont le reflet poignant de sa jalousie, de son sentiment inconfortable dans la vie. Dans l'un d'eux elle doit ~~d~~ filer nue en chantant avec d'autres femmes autour d'un bassin de piscine. Tomas d'en haut les abat avec un coup de revolver dès que l'une d'elles fait ~~un~~ faux pas.

Le Kitsch:

Ce rêve de Teresa devient pour Kundera le symbole de ce qu'il appelle "le monde du kitsch communiste", ce monde de "souriants crétins". Partant d'un "théodiscée de la merde" Kundera arrive à la définition du Kitsch: "C'est la négation absolue de la merde au sens littéral comme au sens figuré; le kitsch exclue de son

champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable". Le kitsch est l'idéal esthétique d'un monde qui a comme croyance fondamentale l'accord catégorique avec l'être. Ce qui répugne Sabina n'est pas la laideur du monde communiste réel dans lequel il serait encore possible de vivre, mais le masque de beauté dont il se couvre pour dissimuler cette laideur. Les femmes dans le rêve de Teresa expriment le joyeux consentement à la conformité, elles sont heureuses "d'avoir rejeté le fardeau de l'âme, cette illusion de la différence."

Il y a toutes sortes de kitsch, le kitsch totalitaire qui bannit "toute manifestation d'individualisme" mais aussi le kitsch politique auquel n'échappent ni homme de droite ni homme de gauche: "les mouvements politiques ne reposent pas sur des atti-

tudes mais sur des représentations des images, des mots, des archétypes dont l'ensemble constitue tel ou tel kitsch politique. L'idée de la Grande Marche c'est le kitsch politique qui unit les gens de gauche de tous temps et de toutes les tendances. La Grande Marche, c'est ce superbe cheminement en avant, vers la fraternité, l'égalité, la justice, le bonheur". D'ailleurs le kitsch fait partie de la condition humaine et personne n'y échappe. Le Kitsch de Sabina sont deux fenêtres éclairées derrière lesquelles vit une famille heureuse". Devant cette constatation de faillite de toute idéologie Kundera garde quand même une note de tendresse pour Franz, cet homme de la Grande Marche. Participant à une marche pour le Cambodge il se rend compte du ridicule et de l'inu-

tilité de ce qu'il fait mais il continue parce qu'il comprend, tout comme le journaliste et sa pétition, qu'il y a "des situations où l'homme est condamné à donner un spectacle".

Trois valeurs

On peut se demander ce qui reste debout dans la vision de Kundera sur le monde et sur l'histoire. Kundera dit qu'il laisse subsister trois valeurs dans son livre. La première est celle de l'amour. Même si l'amour est parfois né d'une métaphore et peut disparaître avec elle, il est aussi pour Tomas "notre liberté, il est au-delà de l'es muss sein". La deuxième c'est la beauté même si elle n'existe que "par erreur" et que pour la trouver il faut "crever la toile du décor" comme dans les peintures de Sabina. La troisième c'est la capacité de réflexion. Pour Kundera l'homme qui sait réfléchir n'est pas encore vaincu même s'il est vaincu: "le véritable adversaire du Kitsch totalitari-

re, c'est l'homme qui inter
roge".

Sur Kundera

Interdit de publier dans son pays natal, Kundera quitte la Tchécoslovaquie en 1975 pour venir en France. En 1981 il y obtient la nationalité française. Ses romans La vie est ailleurs, La valse aux adieux, Le livre du rire et de l'oubli lui ont valu les dernières années de hautes distinctions littéraires tant en France qu'en Italie et aux Etats-Unis. Son dernier roman L'insoutenable légèreté de l'être a été pendant de longs mois le numéro un des livres les plus lus. Il vient de recevoir le Prix Littéraire national du "Los Angeles Times".